

L'art de l'implicite et de l'implication

Sonia Pelletier

Number 49, Fall 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36443ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pelletier, S. (1990). L'art de l'implicite et de l'implication. *Inter*, (49), 12–15.

L'ART DE L'IMPLICITE ET DE L'IMPLICATION

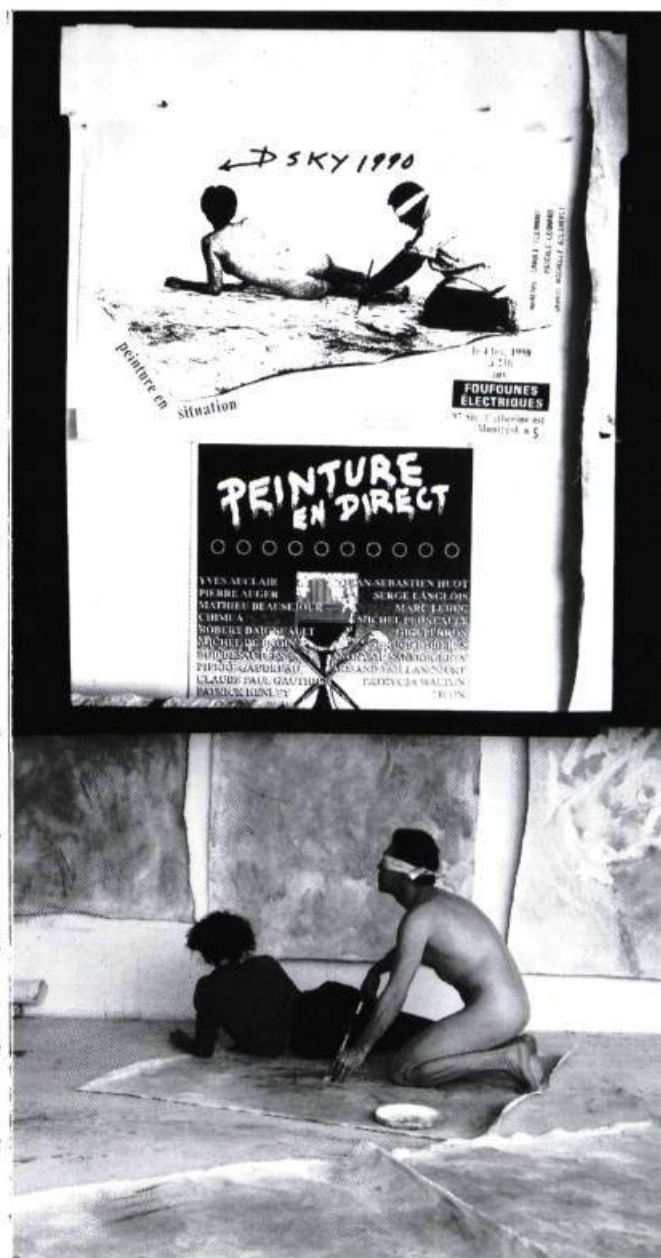
Sonia PELLETIER

Tous n'en devraient plus douter aujourd'hui : l'art n'est pas qu'une surface lisse et esthétique. L'art n'est pas qu'une simple résultante visible. Dans un contexte où l'on proclame de plus en plus le « cul-de-sac » de certaines disciplines et dans une ère où il m'apparaît que le procès est plus important que le progrès, l'art a toujours son engagement à

tenir et de nouvelles garanties à déterminer. C'est du moins la problématique la plus intéressante qui en ressort des démarches actuelles de Gilbert BOYER, Michel LEFEBVRE, Eva QUINTAS et de Johanne CHAGNON. Ces artistes ont tous tenté à leur manière, une action autour ou au cœur d'un problème et dont le résultat interroge une attitude en commun et qui existe bien au-delà d'une recherche formelle sans équivoque : changer quelque chose à travers la discipline et le système qui les occupe. C'est donc un art qui tente de sortir du propos que l'on tient habituellement en atelier. Les lieux choisis pour manifester leur interventions ne sont pas les plus institutionnalisés. À moins qu'il n'y ait une exception ; Gilbert BOYER ? Il avait ses raisons semble-t-il...



Amérique « Poste restante », Gilbert BOYER. Photo : Gilbert BOYER.



Portraits/Potins. Photo : Eva QUINTAS

AMÉRIQUE POSTE RESTANTE

Gilbert BOYER

On se souvient de l'énigmatique projet permanent de Gilbert BOYER l'an passé : *Un Poisson dans la ville* (cf. Johanne CHAGNON, *Inter* 43). Ces plaques de marbre commémoratives avaient soulevé de nombreuses interrogations auprès du public quant à leurs inscriptions. Un exemple des plus représentatifs fut la publication d'une photo de ces plaques dans *La Presse* du 18 février 1989.

L'entre-filet s'intitulait *Mystérieuses inscriptions* ; on s'étonnait qu'il n'y ait aucune référence, on ne trouvait aucune raison de sa présence à cet endroit et on terminait en ces mots : « (...) Qui peut expliquer ces énigmes ? » BOYER avait de fait réussi son subterfuge. Tout aussi intrigant mais sans doute pour un public plus averti — bien que l'artiste ait réussi à remettre en cause celui-ci — son dernier projet *Amérique poste-restante* a débuté à l'automne 88 et le résultat est paru à la galerie Dazibao au printemps 90 à Montréal.

Il s'agissait dès l'automne 88 de la publication d'encarts dans les pages publicitaires des revues d'art canadiennes *Vanguard*, *Cahier*, *C Magazine*, *Inter*, *Essee* et *Parachute*. Le contenu de ces dites publicités d'environ une demi-page représentait la photo d'un facteur en forêt (chaque image le représentait dans une posture différente) et ayant pour titre de gauche à droite : *Art-parade 88* et *l'art de la parade 89*. Au bas de l'annonce : Amérique « poste-restante ». Aucune autre information claire sinon, pour chacune des revues, une liste différente de noms dans laquelle celui de Gilbert BOYER figurait. À lui seul, ce dispositif interrogatif était des plus efficace et impliquait déjà tout le résultat final exposé. À la vue de ces « annonces », pour un lecteur inconditionnel, averti ou occasionnel, le contenu n'était pas donné d'emblée. On pouvait tout au plus se dire : « Tiens, BOYER va exposer des photographies en 89. Peut-être va-t-il faire une parade avec ces autres artistes. Je ne connais pas ces artistes... Pourtant il me semble que je devrais les connaître. Enfin, veut-il dire que l'art c'est de la parade ? » Telle a été ma réaction. Je ne suis pas tombée dans un piège mais bien dans le système dans lequel BOYER œuvre et tente d'interroger l'autre qui est pris ou impliqué dans ce même système. Je dirais, de façon générale que l'artiste questionne le savoir et la connaissance et qu'en usant ainsi d'un dispositif interro-

gatif dans le champ de l'art, il nous ramène à quelque chose d'essentiel et autrement formulé par P. LACQUE-LABARTE : « Si devant l'art — quoi ? depuis l'anonyme incision, indéchiffrable là, sur la pierre, de quelques bâtonnets ou d'une vague ovale, cette interminable et muette réponse sans réponse à une question jamais formulée — non seulement nous ne posons jamais la question « juste » mais, démunis comme devant la mort ou la naissance, nous faisons l'épreuve au fond sans répit de notre non-savoir. »¹

Ayant commencé à ébaucher ce projet en 88 pendant la lancée du fameux Accord du Lac Meech et pendant le début du branle-bas sur les droits et statut de l'artiste, BOYER en est venu à élaborer son travail à partir d'une problématique mettant en cause l'identité de l'artiste canadien-français-nord-américain. Quel est-il cet artiste ? Connaissons-nous notre histoire ? Celle de l'art ? Les noms figurant sur les publicités n'étaient pas des artistes mais bien des colons bâtisseurs de la société canadienne française et arrivés-e-s pour la plupart vers le 17^e ou le 18^e siècle. Plusieurs d'entre eux étaient cartographes et ont ainsi contribué à faire connaître l'Amérique. L'art est-il un champ très spécialisé ? Connaissons-nous les autres champs qui constituent notre culture en général ? Quel est notre notion de l'art ? Les artistes lisent-ils nos écrivains et ceux-ci vont-ils réciproquement voir les expositions des artistes ? Pourquoi un facteur lorsqu'il s'agit de *poste-restante* ? Quel est cette parade quand il est stratégiquement question ici de mettre en relief l'ignorance du milieu ?

Cette parade est peut-être celle du facteur qui a cherché un destinataire dans une jungle perdue, de revue en revue, à travers une mise en scène fictionnelle qui s'est retrouvée sous forme d'exposition dans un lieu spécialisé en photographie. Agrandies en transparence comme les pages d'un périodique, ces photos nous montraient qu'une revue, c'est un médium, un véhicule mais aussi une institution de noms, d'images et de productions à travers lesquels BOYER a voulu confronter spectateurs, lecteurs et spécialistes. Par ce travail, l'artiste lance un défi à ces derniers qui en tant que critiques devraient déclencher de véritables débats de fond dans une fin de siècle où les textes sont encore généralement mièvres et frileux, analysant et traitant toujours expo après expo des mêmes paramètres sans tenter d'en

extirper un jus qui pourrait être essentiel à la communauté culturelle et digne de son appellation multidisciplinaire actuelle. Gilbert BOYER est de ceux qui dans un esprit de mouvance, erre, parcourt et joue à travers plusieurs modes de représentation arrivant ainsi à délimiter un champ dans toute la réalité de son ouverture et de sa complexité.

PORTRAITS POTINS D'ARTISTES

Eva QUINTAS, Michel LEFEBVRE

En continuation avec cette multidisciplinarité, l'artiste/photographe Eva QUINTAS et le poète Michel LEFEBVRE se sont alliés afin de nous présenter *Portraits Potins/D'artistes montréalais-es*². C'est aussi une démarche qui se terminait par une exposition mais qui antérieurement impliquait une participation. Ils organisaient au début de l'été un souper « tout au superlatif » dans lequel les convives étaient fortement encouragés à « potiner » sur les artistes et l'art en général. Petit échantillon :

«

— La grande charge créatrice de l'homme dans ce temps là, c'est : viens ici mon petit coquelicot que je te touche

— Chaque fois qu'on voit une gang de filles, faudrait crier à la révolution, au génie ?

— À l'émergence d'une nouvelle culture !

— Tout l'art est engagé

— Quand tu fais quelque chose d'illégal et tu te retrouves en première page du journal, c'est subversif ça ?

— T'aimerais tellement ça, même que ça t'est déjà arrivé

— L'art aussi ça t'amène en prison si tu te fais pigner

— Ils l'ont embarqué le soir de son vernissage, pis c'était pas à cause de son art, y'était parti en criss...

»

ou encore,

«

— T'es d'accord avec ça qu'il faudrait fermer le Conseil des Arts ?

— Ils vont le fermer de toutes façons, ils ne veulent pas donner d'argent, ils le vendent

— Quand on fait de l'art pour le public, c'est le public qui doit payer le chapeau !

— C'est combien de monde pour toi le public ?

»

Ces potins rassemblés et divisés sous forme de sketch ont été radiodiffusés le soir du vernissage. Plusieurs « ghetto-blasters » placés dans chacune des salles déclamaient alors ce que Michel LEFEBVRE a dû retranscrire et orchestrer pour la cause et donc, du même coup faire acte d'humilité en ce qui concerne son travail poétique habituel. De façon à être également lus, les neufs sketches étaient placés au mur sous forme de panneaux entre les portraits d'artistes. Cet amalgame portraits/potins mettait en relief la représentation mythique que l'on se fait encore aujourd'hui de l'artiste, celui dont on a tendance à supprimer sa dimension d'homme au quotidien. Eva QUINTAS a voulu confronter « l'image publique de cet artiste avec sa propre perception ». En empruntant à la tradition du portrait en art (unité de composition, de distance, pose, mise en scène, rituel conservé), elle a réussi toutefois à nous montrer des images iconographiquement renouvelées. En tant que femme (d'où le potin mentionné ci-haut), elle a choisi avec humour de représenter une vingtaine de portraits d'hommes (ou modèles), la plupart nus et entourés de cinq groupes de femmes habillées les regardant. Inversion des rôles ou interrelation entre les deux ? Je ne sais pas. De toute façon, il y a une confrontation dans cette visibilité sans oublier que le manipulateur d'un appareil/photo a toujours un certain pouvoir sur la réalité.

Bien qu'il ne s'agisse d'une tradition au niveau du mode de représentation, ces portraits donnent de nouveaux indices quant à une certaine génération d'artistes et leurs lieux de travail. Si QUINTAS re-propose cela aujourd'hui, c'est à la fois pour revaloriser et démystifier ce procédé dans le champs de la photographie contemporaine. C'est aussi une façon de reconnaître des créateurs et créatrices et de prendre position par l'image sur des démarches artistiques actuelles. La coexistence portraits/potins dans un même lieu d'exposition, déclenche des questions dans un champ très large et fait voir du même coup un certain narcissisme dans le système de l'art actuel. Ce narcissisme conjonctural est peut-être nécessaire à la survie d'une culture en péril. ○



Portraits/Potins. Photo : Eva QUINTAS





LA MAISON AUX FENÊTRES ROUGES

Johanne CHAGNON

Johanne CHAGNON veut bâtir. La question qu'elle se pose : « Quel moyen d'action est assez solide aujourd'hui pour avoir un impact sur le monde dans lequel nous vivons ? » Ce monde est celui qui sous ces yeux, continue de se démolir avec les événements et dont la fragilité semble irrésolvable. Ce monde qu'elle a tenu à dénoncer de façon très claire est celui d'un quartier où se situe son atelier ; le quartier centre-sud de Montréal. Ce secteur (particulièrement la rue Ontario Est) est depuis quelques années soumis à la « démolition en masse, à l'exode d'une partie de la population, à la spéculation, la rénovation et l'expulsion. » De ces dénominations communs, en ressort un visible constat architectural altéré, dépouillé, hétéroclite, catastrophique et que Johanne CHAGNON a choisi comme paradigme afin de diffuser son projet *La maison aux fenêtres rouges*¹. De la rue Saint-Hubert à la rue Moreau (lieu de l'exposition du projet) l'artiste a ramassé des matériaux et s'est inspiré de ce trajet afin de nous présenter « l'état des choses » sous la forme d'un environnement. Sa démarche consistait d'abord à la diffusion d'une grande affiche couleur sur laquelle figuraient des photo-montages représentant ces lieux d'arrêt accompagnés de textes dont le ton paraissait lyriquement déchiré et indigné par la situation. L'aboutissement fût la réalisation d'une maison construite à l'aide de moulages en latex et de photographie, sans marteau ni clous, simplement suspendue avec de la broche comme seule charpente. Pas très solide... Très, très fragile... L'atelier était peint tout de noir pour la circonstance et les fenêtres... Devinez. L'éclairage accentuait davantage l'effet de transparence et de fragilité. Cet environnement particulier, est exemplaire quant à sa capacité de métaphoriser la fragilité de la situation de ce quartier et montre assez bien qu'avec ou sans moyen, il est toujours possible de construire. Mais souligner le fait que « sa charpente est dérisoire en comparaison de mille milliards de dollars d'armement ou de

jugements de Cour Suprême »⁴ m'apparaît une considération politique non négligeable mais qui risque ici de tomber dans un tout autre débat polémique aussi dérisoire et sans issu pour le champ qui nous occupe.

Le plus louable dans ce travail, c'est que Johanne CHAGNON ait réussi à construire dans un lieu aussi modeste qu'un atelier, à l'intérieur de son univers « d'artiste » ; elle a parlé de l'extérieur : de ce qui se passe dehors. ○

¹ Philippe LACQUE-LABARTHE, *Portrait de l'artiste en général*, Christian BOURGOIS Éditeur, Paris, 1979, p. 15.

² Espace Global en collaboration avec SKOL « Hors-les murs », à Montréal, du 16 août au 2 septembre 90. L'exposition a été par la suite présentée à l'École de dessin de l'Institut National des Beaux Arts de Mexico en novembre 90.

³ Présenté en collaboration avec SKOL « Hors-les murs », au 2019 rue Moreau # 406, Montréal.

⁴ Propos de Johanne CHAGNON recueillis sur l'affiche.

PORTRAITS POTINS D'ARTISTES

Artistes photographiés

Les hommes

José ACQUELIN, Alain BÉDARD, André BÉUSLE, Denis BOUCHER, Monty CANTSIN, Guy CHÉRUBIN, Terry COADY, Michel CROTEAU, DSKY, Mario DUCHESNEAU, Luc GIRARD, Claude LAMARCHE, Michel LEFEBVRE, Michel LEROUX, Jean MARTIN, Michel PEDNEAULT, Joël POURBAIX, Anonyme SANREGRET, Henriette VALUUM, ZILON

Les groupes de femmes

Arcade :

Claudine BERTRAND, Dominique BLONDEAU

Artifac :

Christine COUSINEAU, Louise DUBREUIL, Mary HAYES, Reisa LEVINE, Sabrina MATTEWS, Carla NEMIROFF, Lyne PELLETIER, Maral SARAFIAN

Les Jacassettes :

Dominique BOURQUE, Laurence DUPUIS, Ève LAMONT, Irène MAYER, Sophie RANDONE, Zoe WELCH

Nitroglycérine :

Magali BABIN, Nathalie DION, Cristel PIERRON, Lucie OUIJMET

Les Sorcières :

Louise BOIVIN, Diane DAQUST, Anne DERET, Valérie DUBREUIL, Nancy GENDRON, Patricia HUDON